HAL
open science

Cien años de soledad, de Gabriel García Márquez. La solitude ontologique d'un monde sans transcendance.

Marie-Madeleine Gladieu

To cite this version:

Marie-Madeleine Gladieu. Cien años de soledad, de Gabriel García Márquez. La solitude ontologique d'un monde sans transcendance.. Journée d'étude des hispanistes sur le thème de la solitude, Jan 2010, Reims, France. hal-00492977

HAL Id: hal-00492977

https://hal.science/hal-00492977v1

Submitted on 17 Jun 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cien años de soledad, de Gabriel García Márquez.

La solitude ontologique d'un monde sans transcendance.

Marie-Madeleine GLADIEU, Université de Reims Champagne-Ardenne, CIRLEP EA 4299 (Centre Interdisciplinaire de Recherches sur les Langues et la Pensée)

Résumé: Gabriel García Márquez dans son roman *Cent ans de solitude* présente toute une lignée de personnages qui déambulent au fil de l'histoire pouvant laisser croire dans une premier temps en une apparente chaîne de solidarité qui se délite sous le poids de la mémoire et des événements historiques et ne laissant aucune transcendance qui pourrait apporter une consolation à la solitude absolue de Macondo.

Mots-clés: Macondo, solitude, García Márquez, transcendance

Macondo, fondé par José Arcadio Buendía et un groupe de familles loin de tout lieu habité, dans un espace naturel intermédiaire entre la cordillère, la forêt et les marécages, est marqué du sceau de la solitude, qui frappe également tous les personnages principaux du roman. Si l'expérience humaine montre clairement que l'être humain est seul dans sa venue au monde et dans sa mort, la philosophie des peuples cherche un remède à cet état dans la notion de transcendance, de référence à un absolu niant cette disparition définitive de l'être qui consacrerait la victoire de la mort. Or, sur ce point, Macondo constitue une exception, et ce, depuis sa fondation jusqu'au moment de sa destruction.

Le couple fondateur se voit contraint, suite à un crime d'honneur, à quitter Riohacha. Mais Prudencio Aguilar, l'homme qui a mis publiquement en doute la virilité de José Arcadio et la fertilité d'Úrsula, reste comme attaché à ce couple et le poursuit jusqu'à ce que José Arcadio, parvenu lui-même au seuil de la mort, considère ce presque semblable comme un ami. La solitude de l'ombre impuissante à rejoindre le royaume des ombres, celle du vieillard que ses sens défaillants ne relient plus au reste du monde et que son esprit, définitivement ancré dans la recherche de mondes disparus ou inexistants, écarte de la société humaine, celle enfin de la mère perdue dans une maison désormais trop vaste, désertée par les enfants devenus adultes, qui tente de renouer le lien entre son mari et le monde, se trouve confrontée au silence de la matière. La solidarité apparente entre ces êtres n'est finalement que résignation à une coexistence, fruit de la fatalité.

La fondation de Macondo, bien que liée à un crime de sang comme le veut la tradition des capitales (René Girard le rappelle dans son essai *Des choses cachées depuis la fondation du monde* où il souligne que tous les peuples de l'Antiquité ont ainsi fondé leur civilisation), est caractérisée par la perfection humaine : chaque maison est à égale distance de la rivière, reçoit le soleil un nombre d'heures égal à celui de la voisine ; en un mot, Macondo est la mise en application de l'utopie telle que l'homme l'entend. Le texte marquézien spécifie que Macondo est fondé sur une terre que personne n'avait jamais promise au couple fondateur, et que le lieu de la fondation est choisi suite à un rêve. Face au village paradisiaque, le texte présente toutefois Aureliano, le colonel, face au peloton d'exécution, c'est-à-dire seul devant la force de destruction imposant le silence à l'adversaire.

Si le désir existe à Macondo, souvent sous une forme exacerbée, l'amour dans le cadre du couple légal est beaucoup plus rare. Les fils et petits-fils Buendía sont liés par le désir charnel à des maîtresses, comme si la seule attirance possible ne relevait que de la seule matérialité ; mais l'épouse légitime se montre insensible, incapable de se lier réellement à son mari, qui fuit bientôt le foyer. Seule Úrsula traite avec compassion son mari isolé par la vieillesse et la maladie, ouvre sa maison à tous, élève enfants et petits-enfants dès qu'ils lui sont confiés ou se confient à elle : mais dans quelle

mesure s'agit-il d'amour des enfants, ou de l'instinct protecteur de tous les animaux femelles ? Elle est liée à son mari non par une passion humaine (une femme honnête n'a pas de plaisir, disait-on, et elle pousse l'honnêteté au point de se priver du chant des oiseaux et du plaisir de chanter elle-même ailleurs qu'à l'église quand celle-ci sera construite) mais par la complicité dans le crime (Prudencio Aguilar) et le défi au tabou universel de l'inceste. La spontanéité du don de soi à l'autre n'existe pas. La force du désir est, tout au plus, une sorte de tremblement de terre, selon l'analyse du fils aîné des fondateurs, comparaison qui n'induit que l'évocation d'une destruction.

Quant aux filles de cette lignée, aucune n'est capable d'aimer. Amaranta se montre cruelle à l'égard de Pietro Crespi, l'élégant musicien italien qui introduit à Macondo l'orgue de barbarie et les danses à la mode en Europe. Rebeca l'entretient dans l'illusion, et quand Crespi la supplie de l'épouser, elle le repousse avec cynisme. Et le jeune homme meurt d'amour, comme les nobles adeptes de l'amour courtois, et dans le roman, comme tous ceux qui s'éprennent de Remedios la Belle. Rebeca s'isole dans une pièce de la maison si parfaitement que le lecteur même l'a oubliée, et la retrouve avec surprise à l'occasion de l'enterrement d'Úrsula. Et lorsque Meme, ivre, avoue par antiphrase combien elle aime les siens, son comportement présent et passé dément ses paroles.

La communication de personne à personne est rare dans le roman. Úrsula rappelle à ses filles le devoir que la tradition assigne à la femme, le mariage et la procréation, c'est-à-dire la simple action de perpétuer l'espèce ; elle élève d'ailleurs des animaux dans le même but, accroître son cheptel. Elle prend en charge l'entretien des enfants, mais pas leur éducation : aucune transcendance n'anime ses liens avec les générations suivantes.

Le rapport à la divinité devrait, en principe, assurer l'aspect transcendantal de la vie humaine. Mais à Macondo, une église n'est construite que par nécessité sociale, et toute l'attention est portée, ici encore, au monument en soi, qu'il s'agit de bien construire et d'égayer par la présence d'un orgue de barbarie, pour que les mariages soient célébrés avec la pompe nécessaire. Le prêtre, le Père Nicanor Reyna, prouve l'existence de Dieu en buvant du chocolat afin de léviter, comme un artiste de foire. Et lorsque, pendant les guerres civiles, Úrsula prend le pouvoir à Macondo, si elle décrète la messe du dimanche obligatoire, elle veut donner de bonnes habitudes à ceux que les conflits ont déstabilisés, plutôt que de susciter des vocations d'ordre mystique.

Une autre série d'indices prouvant le refus de transcendance est la subversion systématique des allusions à des personnages et à des épisodes bibliques. Outre la fondation de Macondo, qui se réfère non au péché originel provenant de la tentation à laquelle la femme ne sait pas résister, car c'est ici la femme qui prend toutes les dispositions nécessaires pour éviter de consommer le mariage, non au serpent proposant le fruit de l'arbre poussant au milieu du jardin d'Eden, puisqu'au milieu du premier Macondo édénique, c'est un châtaignier qui pousse, et que le couple fondateur fuit non un paradis, mais la terre du crime pour fonder de ses mains le paradis, et que de plus, ce n'est pas l'œil de Dieu qui poursuit l'assassin mais bien l'ombre de défunt, à la fin du roman, la religieuse du couvent où Meme a abandonné son enfant nouveau-né propose à la très catholique Fernanda, qui aussitôt accepte, de dire que ce bébé a été trouve dans un panier flottant sur la rivière, comme Moïse. Le livre sacré de la tradition judéo-chrétienne est exploité avec un tel degré d'ironie, voire même de dérision, que le lecteur, reconnaissant les allusions, ne peut que comprendre que les multiples plaies dont souffre Macondo, le déluge, l'apocalypse finale, n'ont pas pour origine un acte divin, mais bien les actions des hommes, ou simplement les phénomènes naturels et climatiques.

L'un des personnages les plus portés au mysticisme, Fernanda del Carpio, se montre dictatoriale avec sa fille, qui avoue préférer la maîtresse de son père à sa propre mère. Fernanda se laisse abuser par tous les escrocs et charlatans, et Meme profite du moment où elle assiste aux offices religieux pour se distraire avec ses amis ou son amant. Le lecteur est alors invité à douter de la transcendance telle qu'elle se manifeste dans le comportement de Fernanda.

Si le rapport entre êtres humains ou entre l'humain et le divin nie toute possibilité de transcendance, la parole ne joue plus son rôle de lien créateur. Remarquons que les interventions directes des personnages sont peu nombreuses, et que la parole est souvent le constat d'une

catastrophe. Les habitants de Macondo constatent avec amertume que le bon accueil qu'ils ont réservé à Mr Herbert a eu pour conséquence un village hypertrophié et défiguré, puis la mort par assassinat de trois mille ouvriers des bananeraies, dont les corps sont emportés à la mer par cette « cuisinière traînant derrière elle un village ». Le désenclavement et l'installation d'une compagnie étrangère ont été, paradoxalement, les instruments de la destruction du village. Le progrès n'a jamais eu d'autre référence que matérielle, il a entraîné non le développement d'un certain humanisme mais au contraire sa destruction, la séparation des habitants qui ne forment plus une communauté, la fermeture des portes des maisons.

Le manque de transcendance a ainsi pour conséquence une importance accordée de manière unique et absolue à l'aspect matériel de l'existence, l'abandon ou la perte de valeur du verbe (tout Macondo a oublié les histoires et les chansons de Francisco el Hombre, et sous le monstre tombé dans le piège cruel, personne n'a reconnu le Juif Errant, dont la parole n'est pas identifiée), l'abandon de tout sentiment d'amour véritable. L'être humain se retrouve ainsi lié inéluctablement à ses erreurs et à ses crimes, et a perdu tout moyen de dépasser le stade de la faute pour atteindre celui du pardon et de ce que la religion nomme la rédemption. Quand celui dont le nom évoque la parole diversifiée et démultipliée vers tous les horizons, Babilonia, déchiffre enfin les manuscrits laissés par Melquiades, la parole retrouvée arrive trop tard : les éléments ont eu raison de la ville et de ses habitants, l'inceste a été consommé et l'enfant-animal est né, animal considéré comme impur par le judaïsme et par l'islam, dans lequel la *Bible* fait habiter les esprits impurs ou démoniaques, que ces esprits entraînent vers le suicide collectif, le troupeau de porcs habité par les démons se jetant dans l'abîme. La *Bible* montre un peuple vivant dans l'attente de l'Enfant-Dieu ; Macondo vit dans l'attente de la naissance de l'Enfant-Animal, de l'Enfant-Porc, celui qui, au lieu de sauver l'espèce, en incarnera l'ultime degré de dégradation. De celui-là, nul ne revient.

Le lecteur est donc invité à interpréter la destruction de Macondo qui a perdu toute autre chance de salut comme la conséquence directe du refus de transcendance de ce monde. L'homme reste alors seul, lié à la vie matérielle et à la matière, au progrès et à l'accroissement de son capital financier à l'exclusion de tout autre type de développement. Au moment où le mouvement hippy, aux Etats-Unis, rassemble une partie de la jeunesse, révoltée contre la guerre du Vietnam, contre la volonté de domination et les guerres qu'elle entraîne, révoltée contre le système capitaliste et prônant le retour à des modes de vie qu'elle pense plus humains, solidaires et généreux, et demande une nouvelle forme de transcendance, l'exemple de Macondo parle au lecteur. A travers les tabous qui invitent, finalement, à la transgression, à travers les errements d'un monde qui oublie sa culture (la librairie du sage Catalan perd ses livres un à un) et cède à toutes ses pulsions destructrices, le lecteur comprend que le plus grand mal n'est pas de se marier entre cousins, s'il existe entre eux un amour véritable, mais de ne pas lever les yeux vers un ailleurs, de ne reconnaître l'Autre que lorsqu'il n'est plus temps.